

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [12]

Artikel: Interview : Martha I. Moia : changer l'anthropologie

Autor: Grandjean, Martine / Moia, Martha I.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277026>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Martha I. Moia : changer l'anthropologie

Le féminin, c'est l'invisible de la société. Il faut lui redonner sa place en élaborant des nouveaux modèles d'analyse.

FS : Vous êtes anthropologue, née en Argentine, et allez publier un livre chez Mercure de France : « La Saumone ». On dirait un titre de roman...

M. M. : Dans la première version de mon livre, publiée en 1981 aux Editions des femmes de Barcelone, le titre était plus parlant : « Le non des petites filles », en référence à une comédie espagnole du XVIII^e siècle, étudiée aujourd'hui encore dans les écoles. Ce titre provoque un « déclic » chez les hispanophones, et j'ai essayé de trouver quelque chose qui fit le même effet pour la version française. Je m'explique d'ailleurs dans les premières pages du livre : « La Saumone est une poissonne qui n'oublie pas que l'endroit où on naît est l'endroit d'où l'on est. Séjournant en mer, les saumones regagnent les eaux douces pour pondre, retrouvant la rivière dont elles sont originaires par la perception de substances dissoutes à des doses infinitésimales.

Cette mémoire et la démarche pour la régénérer expriment pour moi toute la symbolique d'une recherche-crédation de femmes ».

FS : Devenir anthropologue, c'est une vocation ?

M. M. : Avec des détours. Je voulais être médecin. Est-ce parce que c'était la profession de mon père ? Toujours est-il qu'il a dit non, et que ce fut d'ailleurs le premier non — et le dernier — que j'écoutais de sa part. Notez que cela ne m'a pas trop coûté... les études de médecine duraient sept ans et j'envisageais tout de même de me marier et d'avoir des enfants, alors... alors, je suis devenue professeur d'anglais, la profession de ma mère ! Les coïncidences, vous savez... De l'enseignement de l'anglais à l'intérêt pour la linguistique, le pont est facilement tracé. Je suis donc par la suite partie aux Etats-Unis comme boursière pour faire des études de linguistique à l'Université de Georgetown.

Je suis ensuite rentrée en Argentine, où j'ai travaillé pendant deux ans comme directrice du programme Fulbright d'échanges culturels entre l'Argentine et les Etats-Unis. Et puis j'ai désiré reprendre des études. Avec tout ce que j'avais fait jusque là, l'anthropologie me semblait le mieux intégrer mon expérience et mes intérêts. J'ai

posé ma candidature dans plusieurs universités américaines, et parmi celles qui m'acceptèrent, il y avait l'Université de Chicago. C'est là que j'ai fait mes études.

FS : Comment en êtes-vous venue à écrire votre livre ?

M. M. : Trois raisons, principalement, m'ont poussée à le faire. Tout d'abord, j'avais besoin de faire une mise au point par rapport à l'anthropologie traditionnelle. J'ai essayé d'en repenser les concepts élémentaires pour construire un modèle qui soit pertinent pour les femmes. Si vous voulez, mon livre est à mi-chemin entre la création et la réaction, les deux premières motivations de cet ouvrage. Et puis, troisième raison, j'avais le désir de partager mes réflexions avec des femmes. Ce livre en était l'occasion.

FS : Vous vous situez, en effet, dans une perspective résolument féministe et considérez les femmes comme « agentes sociales »...

M. M. : Nous les femmes, nous n'avons pas de modèles en anthropologie. Les unités sociales reconnues sont la bande, la chère-ferie, la tribu, jusqu'à ce qu'on arrive à l'Etat. Quant aux femmes, elles sont, dit-on, le tissu de la société. Je dirais plutôt qu'elles sont, pour rester dans la même métaphore, la chaîne ou le droit fil, l'invisible, l'indicible. Alors, j'essaie de redonner cette place aux femmes.

Prenez, par exemple, la relation mère-enfant. La plupart des anthropologues s'accordent pour penser que le lien mère-enfant est le premier lien social. Mais, dès lors, qu'ils essaient de dessiner un modèle de parenté, voilà que ce nœud, pourtant reconnu comme essentiel, disparaît de la pensée.

Les motivations positives des femmes

Pour ce qui est de l'organisation sociale, je pars de l'idée simple que les femmes sont du côté de la vie. Or, l'anthropologie traditionnelle, centrée sur une vision masculine de la société, nous fait toujours partir des motivations négatives des hommes mâles pour aboutir à l'organisation sociale. Les motivations positives des femmes à développer l'organisation sociale, par leur désir d'intégrer les hommes dans une vie communautaire poussée, sont à mon sens plus vraisemblables que l'organisation sociale basée sur les seules motivations négatives — de culpabilité, d'agression — des hommes.



« L'endroit où on naît est l'endroit d'où on est »

FS : Comment liez-vous votre double formation de linguiste et d'anthropologue ?

M. M. : C'est par la linguistique que je suis arrivée à l'anthropologie, et c'est en m'appuyant sur l'analyse des systèmes de la parenté et des mythes que j'ai construit mon modèle. La parole vernaculaire est l'expression de l'organisation sociale. Les mots, utilisés aujourd'hui pour décrire une réalité sous-tendent des métaphores dont les anthropologues ne tiennent pas compte. On peut parler de tribu, mais on peut aussi dire, comme je le fais dans mon livre, « utérus », de même qu'au lieu de dire lignage principal, on peut utiliser le terme de « grande mamelle ». Ce que j'appelle les « mots-éprouvettes », faits dans les laboratoires d'anthropologie, brouillent les pistes quant au rôle d'agentes sociales qu'ont exercé les femmes.

FS : Vous dites dans votre avant-propos : « Etre femme, penser femme, parler femme, là se trouve la clef de cette anthropologie nouvelle dans laquelle, moi, femme, je parcours cette partie du monde si vaste et à peine évoquée qu'est LA féminin ». Est-ce une réinvention du langage ?

M. M. : Quand on pense autrement, il faut parler autrement. Mais je ne réinvente pas ; j'essaie de trouver des mots qui nomment mieux, de même que j'utilise une méthode que j'appelle « gynéfocale ». Dans cette édition française, je me suis heurtée à un double sexisme : celui du langage scientifique, et celui inhérent à la langue française elle-même. Lorsque j'ai rédigé mon livre dans ma langue maternelle, j'ai pu écrire un livre au féminin !

Propos recueillis par **Martine Grandjean**

Martha I. Moia, « La Saumone ». Pour une « autre » anthropologie. Mercure de France, coll. « Les mille et une femmes », dirigée par Colette Garrigues et Anne-Marie de Vilaine, traduit par le groupe « Femmes et Langage » de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, à paraître prochainement.